

Titres Chroniques dans les années 1830

La « chronique » est un « recueil de faits historiques, rapportés dans l'ordre de leur succession » Robert. Le terme renvoie dans l'esprit de Stendhal à la tradition française clairement identifiée des anciennes chroniques médiévales, telles celles de Froissart. Le terme a déjà intitulé des projets romanesques, dans le genre dominant dans la production littéraire des années 1820, celui du roman historique. La nouveauté du *Rouge et le Noir* est d'adapter cette formule à la peinture du temps présent, de traiter l'actualité comme Walter Scott et ses imitateurs traitaient le passé.

- *Chronique du règne de Charles IX* (1829), Mérimée,
- *L'Enfant de la nature, ou chronique de la Révolution française* (1820), Bauve,
- *Le Fratricide, ou Gilles de Bretagne, chronique du XV^e siècle* (1827), J.-A. Walsh,
- *Le Château des morts, ou La Fille du brigand, chronique hongroise du xv^e siècle* (1828), J.-E. Paccard
- *Le Petit bossu, chronique du XVIII^e siècle* (1830) L. von Bilderbeck..

Décalage entre la réception lors de la parution et celle que nous en avons :

Source : Xavier Bourdenet, *Le Rouge et le noir en 1830 : « Billet gagnant », roman monstre*, in *Lectures de Stendhal*, X. Bourdenet (Dir.), Presses universitaires de Rennes, 2013

Le *Rouge et le Noir* est un roman en marge dans le champ littéraire de 1830. Habités que nous sommes à le considérer comme un « classique » absolu et de l'œuvre stendhalienne et du roman dix-neuviémiste, nous avons du mal à apprécier sa nouveauté au moment de sa publication. Le « scandale » qu'il a représenté pour la plupart des contemporains s'est pour nous considérablement émoussé.

Réactions d'époque :

La canonisation scolaire du *Rouge et le Noir* d'une part, la survalorisation de l'image stendhalienne du « roman-miroir 16 », l'habitude que nous avons prise depuis Flaubert et le dogme de l'impersonnalité ou la transparence de l'« écran réaliste » zolien de considérer le réalisme comme un enregistrement neutre du réel, font que nous avons du mal désormais à percevoir ce que les contemporains ont immédiatement ressenti : la dimension polémique du roman. Car si *Le Rouge et le Noir* est un roman (du) politique, c'est bien aussi parce que son énonciation est politisée. (Xavier Bourdenet, op.cit.)

Sur Julien, personnage type de la société de 1830

Habités que nous sommes à voir en Julien Sorel le héros adolescent, « le jeune homme de génie, pour tous les temps et pour tous les peuples à culture », à la fois fougueux, ultra-sensible et attachant par son imagination hautement inflammable et sa force de caractère, comme la figure du révolté sublime face à une société injuste, lecture qui ne s'est imposée qu'à la fin du XIX^e siècle, à partir des analyses notamment d'un Paul Bourget (*Stendhal- Henri Beyle*, La Nouvelle Revue, août 1882), nous avons du mal à imaginer la réception première de Julien.

Prosper Mérimée, *Lettres à son ami Stendhal*, 1830

"Un de vos crimes c'est d'avoir exposé à nu et au grand jour certaines plaies du cœur humain trop salopes pour être vues... Il y a dans le caractère de Julien des traits atroces, dont tout le monde sent la vérité mais qui font horreur. Le but de l'art n'est pas de montrer ce côté de la nature humaine."

Le Correspondant du 14 janvier 1831 résume assez bien la réaction des critiques :

« Son Julien est un monstre moral dans le sens de Geoffroy Saint-Hilaire ; il est jeune et son cœur est vieux ; son amour calculé a presque toujours le sang- froid de l'avarice. Le machiavélisme de roué et de méchant qu'il porte dans la moins réfléchie, la moins concertée des passions, est un phénomène ridicule d'impossibilité. Ce n'est pas ce délicieux amour de jeune homme, plein de rêveries douloureuses et ravissantes, qui a toujours une larme dans les yeux et un sourire sur les lèvres, qui dit : j'aime ! comme on dit : je suis coupable, ou j'ai peur. Ce n'est pas cette tendresse d'âme si pure, si animée, si triste ; cette folie du cœur qui concentre la vie sur une image, dans une idée, cette recherche de dévouement qui aspire au sacrifice et déplace l'égoïsme. »

-**Le Globe (27 octobre 1830)** salue en Julien « le type assez réel de plus d'une nature cachée, souffrante, gauchement refoulée, qui dès l'enfance a rêvé l'excès du bonheur et n'a connu que l'amertume de la misère, et qui ne pouvant être magnanime à l'aise serait féroce au besoin ; c'est l'homme de génie des classes inférieures qui veut faire irruption à tout prix dans la société dont il se sent écrasé »

À la fin du siècle, Paul Bourget verra encore en Julien Sorel la figuration parfaite de « l'époque », c'est-à-dire cette fois non seulement de 1830 mais du XIX^e siècle démocratique. P. Bourget, « Stendhal (Henri Beyle) », **La Nouvelle Revue**, 15 août 1882

Contre la charge libérale de Stendhal :

Le Correspondant, 14 janvier 1831 « Quant à la thèse de M. de Stendhal (car il en a une) ; elle est facile à formuler: le régime de la Restauration étouffait ou dépravait le génie. Son héros est une espèce de grand homme avorté, abâtardi : son roman une satire, en deux volumes et en prose, contre les quinze dernières années et contre toutes les époques de paix et de tranquillité qui n'offrent pas de débouchés à ces quelques hommes fortement trempés, mais obscurs, dont l'énergie sombre et ambitieuse a besoin d'un grand rôle dans les choses humaines [...]. La Restauration, telle que nous la dépeint l'auteur, était donc une mare d'eau dormante et fangeuse, où se débattaient en vain les hommes comme Julien : elle tendait à subalterniser le génie, à dégrader les esprits par la frivolité et les mesquineries du congréganisme ; elle forçait l'ambition à la bassesse. ».

Balzac, **Lettres sur Paris** (Lettre XI, 9 janvier 1831): « Chronique de 1830 », le texte phare d'une « école du désenchantement », « la senteur cadavéreuse d'une société qui s'éteint ».

Jules Janin, **Journal des Débats**, 26 décembre 1830, Stendhal est un de « ces esprits méthodiques et inflexibles, qui considèrent le monde moral avec une loupe, qui se posent là comme sur un cadavre, disséquant scalpel en main les recoins les plus hideux de cette nature sans vie »).

Jules Janin, **Mercure de France** (4^e trimestre 1830) : « Je lui en veux même de disséquer avec si peu de pitié notre société » (ibid., p. 604). Même réaction dans **La Gazette de France** (16 février 1831) : Stendhal a l'habitude de « disséquer » et de manier le « scalpel ». « C'est un observateur à froid, un railleur cruel, un sceptique méchant, qui est heureux de ne croire à rien, parce qu'en ne croyant pas, il a le droit de ne rien respecter et de flétrir tout ce qu'il touche. Un auteur ainsi fait, corps et âme, s'en va sans inquiétude et sans remords, jetant son venin sur tout ce qu'il rencontre : jeunesse, beauté, grâces, illusions de la vie [...] jamais on n'aimera l'auteur qui vous aura gâté toutes vos illusions, qui vous aura montré le monde trop laid, pour que vous osiez désormais l'habiter sans pâlir. »